



non nobis domine non nobis sed nomini tuo da gloriam



LE GIBET DE MONTFAUCON

Avant de débiter le récit historique sur ce sinistre lieu, découvrons cette toile de 1866.

« *La nuit, en plein champ. Faust et Méphistophélès galopant sur des chevaux noirs* », porte le texte de Goethe.

« *Plaines, montagnes et vallées, la course à l'abîme, Faust et Méphistophélès galopant sur deux chevaux noirs* », porte la scène XVIII de la partition de *La Damnation de Faust* de Berlioz.



**Chevauchée de Faust et de Méphistophélès devant le gibet de Montfaucon
Joseph Thierry, vers 1866. Huile sur toile, 111 x 142 cm BNF, bibliothèque-musée de l'Opéra**

Le gibet de Montfaucon, surnommé « fourches de la grande justice », était de type « fourches patibulaires », c'est-à-dire constitué de deux ou de plusieurs colonnes de pierres sur lesquelles reposait une traverse de bois horizontale.

Placées en hauteur et bien en vue du principal chemin public, elles signalaient le siège d'une haute justice et le nombre de colonnes de pierre indiquaient le titre de son titulaire.

L'origine du terme de fourches patibulaires remonte Romains qui après avoir entièrement dénudé le condamné à mort lui faisait passer la tête dans une fourche et son corps, attaché au même morceau de bois, était battu à coup de verges jusqu'à ce qu'il mourut de ses souffrances.

Les condamnés à mort étaient pendus à la traverse de bois et leurs corps étaient laissés sur le gibet pour être exposés à la vue des passants et dévorés par les corneilles.

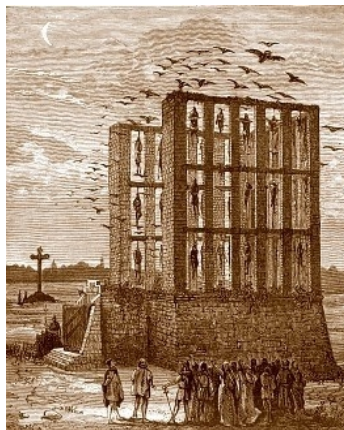


Gibet à fourches patibulaires

Construit en 1312, sous sa forme de « monument à la gloire de la mort », par Enguerrand de Marigny (donc par Philippe le Bel), en remplacement de gibets en bois, il était érigé sur une butte parisienne ayant appartenu jadis à un comte « Falco ou Faucon » d'où son nom « Montfaucon ».

Certains, mais cela paraît bien peu probable, rattacheront le nom de Montfaucon, à la présence d'oiseaux de proie qui survolaient continuellement le charnier

De sinistre mémoire, le plus célèbre gibet de Paris se dressait au niveau des numéros 55 ou 57 de la rue de la Grange-aux-Belles, à l'intérieur du quadrilatère délimité par le canal Saint-Martin, la rue des Écluses-Saint-Martin, la rue Louis-Blanc et la rue de la Grange-aux-Belles. C'est de cette dernière rue, qui était à l'époque la route conduisant à Meaux, que partait le sentier conduisant au gibet.



Le gibet de Montfaucon

Il existe aussi une légende*, que devait connaître Enguerrand de Marigny et qui fit grand bruit dans tout le *moyen-âge*

Amauri, sire de Joux partit en 1175 dans les guerres de Lombardie avec tous les sires bourguignons les sires allemands ne voulant plus suivre Frédéric 1er dit Barberousse.

Il avait épousée Berthe de Joux qui avait 20 ans de moins que lui.

Il fut alors bien vu de l'empereur contrairement aux sires de Salins.

Mais lorsqu'il rentra après la signature de la paix entre guelfes et gibelins en 1183, il vit le baron Amey de Montfaucon avec sa femme et leur enfant de 3 ans, Henri (né en 1180).

Selon la légende, il tua Amey d'un coup d'épée.

Puis il construisit un gibet de pierre monumental (probablement le premier car alors on ne pendait que les petites gens, mais Amauri était protégé de l'empereur), en face du château.

Il enferma sa femme dans une cellule ou elle ne pouvait voir par la fenêtre que le gibet de son amant et garda l'enfant comme s'il avait été légitime.

Le sire Amédée de Montfaucon qui trouva sans doute la sentence un peu dure, pris alors le nom de Amey (comme dans la chanson des 12 pairs de Roland de Montauban lorsque Roland dit qu'il prendrait son nom si l'on pendait Richard) et il signa désormais « Amey ou Amédée, sire de Montfaucon ».

Berthe fut délivrée par son fils en 1195 à la mort d'Amauri et elle mourut à l'âge de 73 ans.

Son fils dut payer cher pour l'enterrer dans la crypte des sires de Joux à l'abbaye de Montbenoit ou il la rendit amendée.

L'endroit du gibet où fut exposé Amey de Montfaucon qui devait être monumental porte le nom de massif de la Fauconnière et il fut probablement détruit après 1195.



L'abbaye de Montbenoit

*** Cette hypothèse n'est pas inconcevable, mais elle ne figure dans aucune étude historique sur le gibet. Elle semble avoir été inventée par suite de l'analogie sur les noms. Rien ne prouve d'ailleurs qu'Enguerrand de Marigny ait eu connaissance de cette légende, à une époque où gibets et pendants étaient d'une affligeante banalité.**

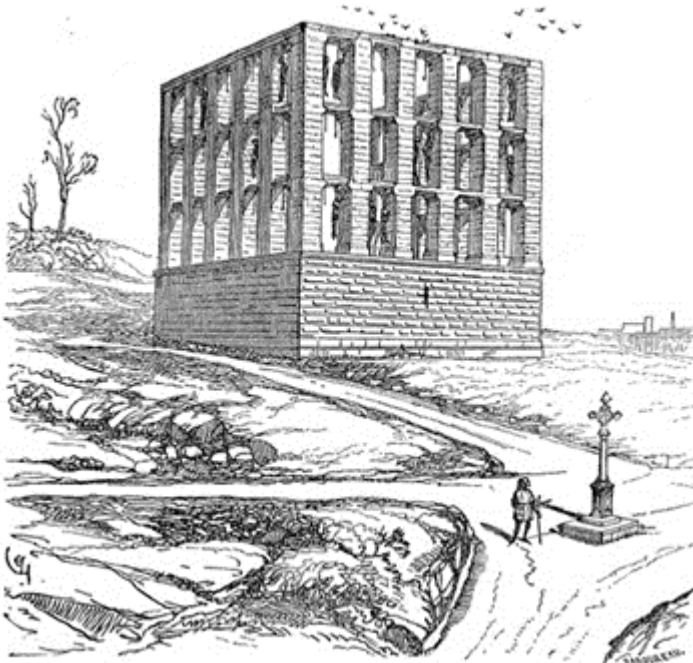
Le gibet de Montfaucon consistait en un parallélépipède rectangle en pierre long de 12 à 14 mètres, large de 10 à 12 mètres et haut de 4 à 6 mètres.

Il était entouré d'une enceinte de maçonnerie dans laquelle s'ouvrait une porte fermée et gardée avec soin, car il était à craindre que les corps exposés ne fussent enlevés pendant la nuit par des mains pieuses ou sacrilèges.

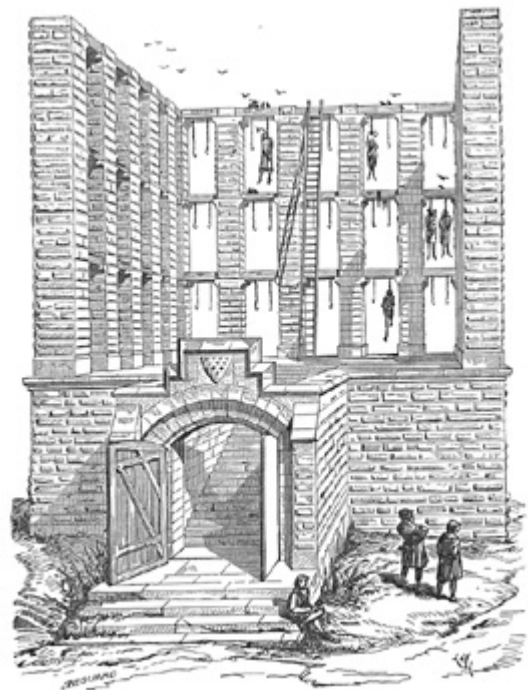
Une rampe permettait d'accéder à sa base, sur laquelle reposaient seize piliers de pierre d'une dizaine de mètres de haut, cimentés, de manière à défier toutes les tempêtes. 6 étaient alignés dans la longueur, 5 sur chacune des 2 largeurs. Ils étaient reliés entre eux par des poutres en bois auxquelles s'accrochaient les chaînes qui supportaient les corps qu'on y laissait pourrir ou se dessécher. Il pouvait y en avoir cinquante simultanément.

Le massif de pierre qui servait de base à l'odieux édifice était creux. On y avait pratiqué une vaste cave, fermée d'une vieille grille de fer détraquée, où l'on jetait par une trappe, non seulement les débris humains qui se détachaient des chaînes de Montfaucon, mais les corps de tous les malheureux exécutés aux autres gibets permanents de Paris.

Si Viollet-le-Duc déduisit que l'édifice devait avoir 3 niveaux de poutres, de nombreuses gravures le représentent avec seulement 2. Quoi qu'il en soit, sa taille et son allure étaient particulièrement imposantes et de nature à impressionner et à dissuader quiconque de commettre le moindre acte illégal.



Le Gibet de Montfaucon d'après Viollet-le-Duc



La rampe d'accès

Il fut le gibet des rois de France jusqu'à Louis XIII.

À plusieurs occasions, il dut être restauré, périodes pendant lesquelles les pendaisons et autres expositions de cadavres s'effectuaient sur des gibets provisoires dressés à proximité.

On n'exécuta plus à Montfaucon à partir du début du XVII^e siècle, mais on continua d'y inhumer les corps de ceux qui avaient été suppliciés dans la capitale.

Le gibet fut détruit en 1760, quelques piliers subsistant jusqu'en 1790.

Au XVIII^e siècle, le lieu servait à l'équarrissage des chevaux, vieux ou malades. On y extrayait aussi le gypse.

Les Buttes-Chaumont servaient depuis le XVIII^e siècle à l'extraction du gypse et à l'abattage des chevaux.

C'est d'ailleurs une des raisons pour lesquelles la consommation de viande de cheval avait si mauvaise réputation, car l'abattage des chevaux par les équarrisseurs se trouvait dans un quartier de bien mauvaise réputation de la capitale.

En 1851, l'ouverture de la rue de Crimée et les terrassements pour les chemins de fer freinèrent considérablement le développement des carrières.

Toutefois, en 1863, on y dénombrait encore huit cents ouvriers travaillant à la production du plâtre.

Ces siècles d'exploitation avaient conféré à un paysage déjà tourmenté un aspect presque lunaire, entièrement minéral dont les gigantesques anfractuosités rocheuses servaient d'abris aux plus misérables d'entre les misérables.



Le bout du monde si proche de Paris ?

Ce lieu escarpé et inculte servait aussi de bassin d'épuration, où l'on faisait sécher les résidus d'équarrissage utilisés pour la fabrication d'engrais.

Cet endroit servait également de décharge à ciel ouvert tant pour les cadavres des chevaux que pour toutes sortes d'ordures !!!

Certaines parties de ces carrières recélaient d'autres richesses moins connues, comme celle de la culture du champignon de couche et « la barbe de capucin », ou endive sauvage amère, qu'on cultivait encore en 1840.

Les carrières servirent également de sépulture aux cadavres des quelques huit cents fédérés tués au combat ou fusillés pendant la semaine sanglante de la Commune en mai 1871.

Montfaucon fut réhabilité grâce à Haussmann et Alphanda, qui y aménagèrent de 1864 à 1867 un parc, le parc des Buttes-Chaumont.



Le parc des Buttes - Chaumont aujourd'hui

Dans le volume 85 du 10 janvier 1922 de la revue des « Chercheurs et Curieux », il est fait état de 2 gibets de Montfaucon, qui se seraient succédés en deux lieux voisins mais différents.

Deux plans de la Censive de St Lazare du milieu du XVIII^{ème} siècle, figurent un endroit qualifié d' « *ancien Montfaucon* », situé à gauche de l' « *ancien chemin de Paris à Meaux* », faisant l'angle d'une voie appelée dans l'un des plans « *Pavez de Montfaucon* », et dans l'autre « *chemin de la Voirie* ».

Cet ancien chemin de Paris à Meaux, rencontrant le *chemin de la Voirie* est l'actuelle rue de la « Grange aux Belles », et « le chemin de la Voirie » est l'actuelle rue Louis Blanc.

Par conséquent, l' « *ancien Montfaucon* » devait être situé, entre les points où se trouvent aujourd'hui le N°1 de la rue Louis Blanc, le N°69 de la rue Grange aux Belles et le rond-point de la place du Combat, au boulevard de la Villette.

Sur l'un des plans on voit un autre endroit dénommé « *nouveaux piliers de Montfaucon* », au bord de l'ancien chemin de Paris à Meaux, à droite en venant de Paris.

C'est vraisemblablement *le Montfaucon* porté sur le plan de Verniquet, de 1789-1791.

Or, si l'on repère ce gibet de Montfaucon de Verniquet à l'aide d'une feuille de calque, sur le plan actuel de Paris, on tombe exactement au point où se trouve le N°129 de l'actuelle rue Bolivar actuelle.

Le premier gibet de Montfaucon était déjà démolie en 1782, si l'on en croit la pièce ci-après. « *Vente de 5 arpents 3 perches de terre au chantier de Montfaucon, au milieu de laquelle étoient ci-devant les piliers de Montfaucon, tenant d'un côté au chemin pavé ou à la chaussée de Meaux, d'autre au chemin de la Courtille dite la rue Saint Louis* ».

Puisque nous avons débuté ce récit avec Goethe et Berlioz, terminons le avec ceux qui en ont fait état dans leurs œuvres, François Villon qui l'immortalisa dans sa « Ballade des pendus » et Victor Hugo, qui y fit largement référence dans « Notre Dame de Paris ».

« Notre Dame de Paris ». « *Les poutres étaient vermoulues, les chaînes rouillées, les piliers verts de moisissure. Les assises de pierre de taille étaient toutes refendues à leur jointure et l'herbe poussait sur cette plate-forme où les pieds ne touchaient pas. C'était un horrible profil sur le ciel que celui de ce monument, la nuit surtout, quand il y avait un peu de lune sur ces crânes blancs, ou quand la bise du soir froissait chaînes et squelettes et remuait tout cela dans l'ombre. Il suffisait de ce gibet présent là pour faire de tous les environs des lieux sinistres.* »

La « ballade des pendus ».

Le texte

Frères humains qui après nous vivez
N'ayez les cœurs contre nous endurcis,
Car, se pitié de nous pauvres avez,
Dieu en aura plus tost de vous merciz.
Vous nous voyez cy attachez cinq, six
Quant de la chair, que trop avons nourrie,
Elle est pieça devoree et pourrie,
Et nous les os, devenons cendre et
poudre.
De nostre mal personne ne s'en rie :
Mais priez Dieu que tous nous vueille
absouldre!

Se frères vous clamons, pas n'en devez
Avoir desdain, quoy que fusmes occiz
Par justice. Toutesfois, vous savez
Que tous hommes n'ont pas bon sens
rassiz;

Excusez nous, puis que sommes transis,
Envers le filz de la Vierge Marie,
Que sa grâce ne soit pour nous tarie,
Nous préservant de l'infemale fouldre.
Nous sommes mors, ame ne nous harie;
Mais priez Dieu que tous nous vueille
absouldre!

La pluye nous a débuez et lavez,
Et le soleil desséchez et noirciz:
Pies, corbeaulx nous ont les yeulx cavez
Et arraché la barbe et les sourciz.
Jamais nul temps nous ne sommes assis;
Puis ça, puis la, comme le vent varie,
A son plaisir sans cesser nous charie,
Plus becquetez d'oiseaulx que dez à
coudre.
Ne soyez donc de nostre confrarie;
Mais priez Dieu que tous nous vueille
absouldre!

Prince Jhesus, qui sur tous a maistrie,
Garde qu'Enfer n'ait de nous seigneurie :

Le texte en français moderne

Frères humains qui après nous vivez,
N'ayez pas vos cœurs durcis à notre égard,
Car si vous avez pitié de nous, pauvres,
Dieu aura plus tôt miséricorde de vous.
Vous nous voyez attachés ici, cinq, six:
Quant à notre chair, que nous avons trop
nourrie,
Elle est depuis longtemps dévorée et pourrie,
Et nous, les os, devenons cendre et poussière.
De notre malheur, que personne ne se moque,
Mais priez Dieu que tous nous vueille
absoudre!

Si nous vous appelons frères, vous n'en devez
Avoir dédain, bien que nous ayons été tués
Par justice. Toutefois vous savez
Que tous les hommes n'ont pas l'esprit bien
rassis.

Excusez-nous, puisque nous sommes
trépassés,
Auprès du fils de la Vierge Marie,
De façon que sa grâce ne soit pas tarie pour
nous,
Et qu'il nous préserve de la foudre infernale.
Nous sommes morts, que personne ne nous
tourmente,
Mais priez Dieu que tous nous vueille
absoudre!

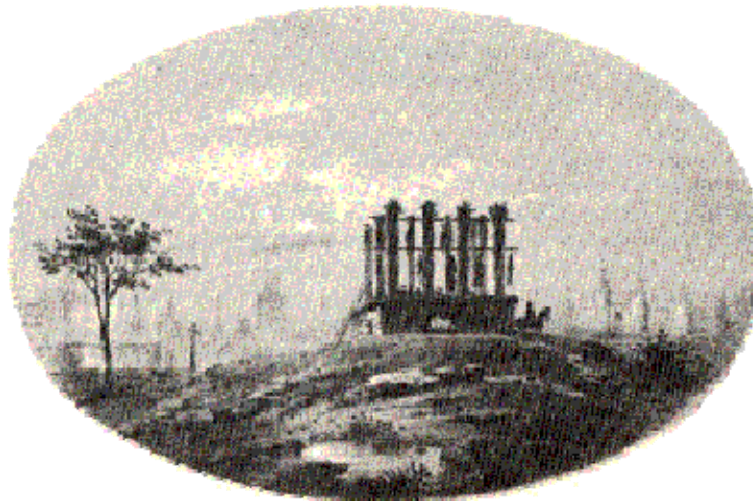
La pluie nous a lessivés et lavés
Et le soleil nous a séchés et noircis;
Pies, corbeaux nous ont crevé les yeux,
Et arraché la barbe et les sourcils.
Jamais un seul instant nous ne sommes assis;
De ci de là, selon que le vent tourne,
Il ne cesse de nous balloter à son gré,
Plus becquetés d'oiseaux que dés à coudre.
Ne soyez donc de notre confrérie,
Mais priez Dieu que tous nous vueille
absoudre!

A luy n'avons que faire ne que souldre.
Hommes, icy n'a point de mocquerie;
Mais priez Dieu que tous nous vueille
absouldre.

Prince Jésus qui a puissance sur tous,
Fais que l'enfer n'ait sur nous aucun pouvoir :
N'ayons rien à faire ou à solder avec lui.
Hommes, ici pas de plaisanterie,
Mais priez Dieu que tous nous vueille
absouldre.

La vie de François Villon fut un roman.
Son père pendu, sa mère suppliciée au gibet de Montfaucon, il connaît les pires atrocités de la vie dès son plus jeune âge.
Recueilli par le chanoine de Saint-Benoît, il est envoyé dans le meilleur collège de Paris.
Étudiant fantasque, débauché sublime et poète maudit, il commettra tous les actes possibles, des plus sublimes aux plus abominables.

Dans ce profond charnier où tant de poussières humaines et tant de crimes ont pourri ensemble, bien des grands du monde, bien des innocents sont venus successivement apporter leurs os, depuis Enguerrand de Marigny, qui étreigna Montfaucon et qui était un juste, jusqu'à l'amiral de Coligny, qui en fit la clôture et qui était un juste. ».



Le gibet de Montfaucon